



MUSIQUE

Bonga court

Il a chanté la lutte contre l'oppression coloniale, l'exil, la mondialisation... Depuis près d'un demi-siècle, Bonga cherche la bonne voix, dans une course de fond que **cet ancien athlète** n'est pas près d'abandonner.

LÉO PAJON

Plus de 400 chansons au compteur, et il n'est toujours pas essoufflé. Le crooner angolais José Adelino Barceló de Carvalho, dit Bonga, entre d'un pas nonchalant dans les locaux de Lusafrika, le label auquel il est resté fidèle depuis plus de seize ans. Sur la pochette du 31^e album qu'il vient de sortir, *Recados de Fora*, il s'affiche en chemisette zébrée, jouant clairement la carte africaine. Mais, ce jour-là, ce Portugais d'adoption, qui arrive tout juste de Lisbonne, est attifé à l'occidentale, arborant un élégant manteau anthracite et des Ray-Ban aux verres fumés. « Je ne les quitte jamais pour les

interviews... Mes yeux diraient trop de choses », s'excuse-t-il en riant. Entre deux blagues lâchées au régisseur du label, Angelo Spencer, il réclame un café. On s'étonne du timbre joyeux et clair de sa voix. « Ce n'est que lorsque je chante qu'elle devient rauque, explique-t-il. D'ailleurs, cette voix m'a longtemps posé problème, j'en avais honte. Quand j'étais petit, mon oncle m'interdisait de participer aux chœurs à l'église! »

Aujourd'hui, c'est pourtant avec cette même voix éraillée, chargée d'émotion, qu'il envoie ses *recados de fora*, ses « messages d'ailleurs ». Quel ailleurs? « Je parle depuis l'exil, précise l'artiste en « cavale » depuis près de quarante-cinq ans. Ne plus pouvoir



N'KRUMAH LAWSON DAKU/LUSAFRICA

▲ **En cavale** depuis quarante-cinq ans, le crooner ne veut plus vivre en Angola.

toujours

vivre chez moi, en Angola, ni même en Afrique, me plonge dans une grande tristesse. Mais rester dans les démocraties européennes est un choix que j'ai fait pour pouvoir continuer à m'exprimer, à rester fidèle à moi-même. Qu'aurais-je fait, que ferais-je aujourd'hui dans mon pays d'origine, qui a connu tant d'années de guerre civile, puis la dictature? Comment chanter? Comment faire des spectacles? » Et l'exilé d'énumérer les grands artistes africains qui, comme lui, ont quitté le continent: « Manu Dibango, Salif Keïta... » « Salif Keïta est retourné vivre au Mali », s'étonne-t-on. « Mais je suis sûr qu'il va revenir bientôt en Europe! » rigole le chanteur.

C'est en 1966 que Bonga a pris la tangente. À ce moment-là, il n'est pas connu pour sa voix, mais pour ses jambes. « J'étais le meilleur en Angola sur le 200 m, le 400 m, le relais... Je pulvérisais tous les records nationaux. Du coup, j'ai été repéré par les Portugais, qui m'ont fait courir sous leur drapeau,

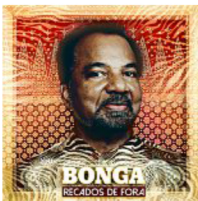
et j'ai même signé un record pour le colonisateur en 1965: quarante-sept secondes au 400 m! » Ironie du sort, l'athlète « national » Adelino Barceló de Carvalho est en parallèle secrètement engagé dans la libération de l'Angola. Il fraie avec de jeunes militants, sans lien avec les partis, mais très actifs dans la lutte anticoloniale. « Moi, le plus souvent, je servais de coursier. Comme j'étais amené à voyager, avec les compétitions, je faisais passer des messages à l'étranger à d'autres militants, aux journalistes, sur la situation réelle du pays. »

Tout s'arrête lorsque la très efficace police politique du régime salazariste, la Pide, infiltre le petit groupe de résistants. Les amis du sportif sont arrêtés, torturés. Le champion, démasqué, fuit en Belgique puis à Rotterdam, où vit une importante communauté cap-verdienne. C'est là qu'il enregistre en 1972 son premier album, *Angola 72* (réédité depuis par Lusafrica), avec des musiciens du Cap-Vert pour le label néerlandais

Morabeza. Le disque, et son tube « Mona Ki Ngi Xiça », est aussitôt adopté par les mouvements d'indépendance angolais. « Ce sont les marins qui l'ont importé illégalement au pays; certains ont été emprisonnés pour ça », se souvient Bonga. Les textes, bourrés de métaphores politiques, la musique, inspirée de formes traditionnelles africaines, déplaisent fortement à l'occupant.

Disque d'or, le champion devenu chanteur apparaît en couverture des journaux bataves... et doit fuir à nouveau pour échapper à la Pide. Il repart en Belgique, traverse l'Allemagne, pour enfin s'établir à Paris. « Il y avait une atmosphère de fête et une effervescence artistique incroyable, raconte Bonga. Le niveau musical était très bon: j'ai commencé à tourner avec le groupe Batuki, constitué de musiciens américains, antillais, africains, brésiliens... » Le cocktail fait tourner les têtes. En 1973, les musiciens sont ovationnés lors d'un concert américain pour les Nations unies.

GIFLE. Durant les années 1970 et 1980, l'artiste continue d'enregistrer et de jouer à Paris. « La Mutualité, Pleyel, l'Olympia... Nous avons fait toutes les grandes salles, parfois même il fallait planifier de nouvelles dates tellement nous étions réclamés. C'était une véritable gifle contre tous ceux qui empêchaient Bonga de s'exprimer en Angola... », sourit la star, qui n'hésite pas à parler d'elle à la troisième personne. L'artiste choisit de rester en Europe, malgré l'indépendance gagnée en 1975. Les groupes nationalistes qui se déchirent le pays ont souvent sollicité l'appui de la « voix de l'indépendance »...



Recados de Fora, de Bonga, CD Lusafrika

FIDÈLE À LUI-MÊME

Ne vous attendez pas à être suffoqué de surprise à l'écoute du 31^e album de l'icône lusophone. Du semba originel à la morna cap-verdienne, l'artiste continue de déverser sa saudade, cette mélancolie parfois teintée d'allégresse qu'il chante avec l'énergie des désespérés. Quelques chansons donnent au disque des allures de testament. Bonga salue ses amis disparus avec un hymne à l'amour du répertoire de Cesaria Evora, « Odji Maguado », composé par le Cap-Verdien B. Leza; mais

aussi avec « Banza Rémy », pour le journaliste français Rémy Kolpa Kopoul, qui l'a beaucoup soutenu au début de sa carrière. Chœurs, cuivres, flûte, voix cassée et caressante, toujours doublée du dikanza, ce bambou strié, frotté avec une baguette... Bonga reste fidèle à lui-même. Mais la magie est intacte. Et son vague à l'âme, puissant, continue de déferler en nous, de nous emporter au large dans un voyage transatlantique entre Cap-Vert, Brésil, Portugal et, bien sûr, Angola. ●

L.P.

« Mais je ne voulais pas m'aligner, je voulais chanter pour tous les Angolais. » Et lorsque José Eduardo dos Santos arrive au pouvoir en 1979, la censure reste forte dans l'industrie musicale, ce qui ne favorise pas le retour du chanteur.

PRÉSIDENT. Aujourd'hui encore, les rapports de Bonga avec son pays sont contrastés. Il est diffusé à la radio, invité parfois sur les plateaux de télévision, part y jouer occasionnellement, comme pour un réveillon, en 2015, dans sa ville natale de Kipri. « Mais une forme de censure existe toujours, tempère l'artiste. Il y a des "empêchements": quand je fais un succès international, on n'en parle pas. Et si je vais sur place, je prends mes précautions... Je ne veux pas être le Franklin Boukaka [artiste congolais assassiné en 1972] angolais. »

Bonga, l'athlète international, le militant clandestin, la voix de la révolte angolaise, la star de la chanson à cheval sur les continents a tant vécu, tant sillonné de contrées qu'on se demande ce qui le fait encore courir. Peut-être souhaite-t-il

passer le flambeau? Après avoir partagé le micro avec des géants de la chanson (Bernard Lavilliers, Cesaria Evora...), c'est au rappeur franco-rwandais Gaël Faye qu'il a récemment prêté sa voix éraillée pour le titre « Président ». « Tous les jours je reçois des coups de fil pour des collaborations... Mais si la chanson parle du soleil ou de *bunda* (« cul », en portugais), ça ne m'intéresse pas. Gaël, lui, c'est un battant. Qu'est-ce qu'il a collé aux dirigeants africains avec "Président"! Quand je vois que j'ai ce genre d'héritier, je me dis que ça vaut le coup d'avoir dit tout ça dans ma musique... »

Mais si Bonga poursuit sa course, en satellite, les yeux rivés sur son pays de naissance, c'est aussi qu'il a toujours envie de se battre. « Je chante pour cette jeunesse perdue, paniquée par la mondialisation. Pour moi, le grand drame du pays, mais aussi du continent africain, c'est l'absence de fraternité entre nous. Les bourgeois d'aujourd'hui ont remplacé les colons d'hier et vivent toujours sur le dos du peuple. Cette crise dont on nous rebat les oreilles n'existe pas pour tout le monde. Dans l'album, j'essaie de parler de cet espoir déçu de la décolonisation. On pensait que l'indépendance mettrait fin à la famine, apporterait de la solidarité, mais rien de tout cela n'est arrivé. » Soudain, Bonga se tait. Plus de rires, plus d'anecdotes du passé ni de slogans engagés. Et le septuagénaire murmure, comme pour lui-même: « Angola, je t'aime tellement mais je ne suis pas là. » ●

“
Je ne voulais pas
m'aligner,
je voulais chanter
pour tous
les Angolais.”



©Lawson Deaku

BONGA

LE SEMBA EN HÉRITAGE

Le septuagénaire continue de célébrer les cultures lusophones sur son trente-et-unième album, *Recados de fora*, qui rend hommage à Cesaria Evora et RKK.

Par Anne Berthod

En 2012, son trentième album, *Hora Kota*, sonnait « l'heure des sages ». Avec le trente-et-unième, *Recados de fora*, Bonga parle aujourd'hui « d'héritage » : pour l'icône septuagénaire du semba angolais, ressuscitée au début des années 2000 après une longue traversée du désert, chaque nouveau disque est un prétexte pour célébrer ses racines et perpétuer la grande geste traditionnelle angolaise, mais aussi redire encore une fois son attachement à toutes les cultures lusophones, avec des ballades nostalgiques portées par les vents de l'Atlantique, à l'image du long voyage que fut sa vie. Car, sur le fond, c'est toujours la même chanson, le même blues rauque et pétri de tendresse, qui raconte l'âme d'un peuple jusque dans l'exil.

« *Le semba, je suis né dedans, tout comme mon père avant moi*, nous explique le chanteur. *Plus qu'une musique, c'était une manière de vivre.* » Grande gueule et sentimental, celui qui quitta son pays à l'âge de 23 ans a toujours des étoiles dans les yeux quand il évoque son enfance à Luanda : il se rappelle le fumet du ragoût de haricots noirs, les après-midi passés à danser avec ses frères et sœurs autour de leur père, pêcheur et musicien amateur de *rébita*, les défilés de carnaval dans les quartiers miséreux de la ville, « *là où le colon portugais ne mettait pas les pieds* »... C'était dans les années 50, avant que n'éclate la guerre d'indépendance. Face à l'oppression culturelle des Blancs, le moindre instrument local, le moindre chant en idiome africain devenait subversif. Les consciences rebelles s'aigui-

saient alors au son roots des percussions noires, de l'accordéon et de la *senza* (piano à pouces). « *Pour ma génération, le semba a aussi cristallisé les revendications identitaires des Angolais face au pouvoir colonial* », rappelle cet ancien chanteur de la décolonisation.

Vocation tardive

Très tôt, Bonga a joué la *dikanza* (une baguette frottée sur une caisse de bambou strié), l'instrument emblématique des musiques angolaises. Il a aussi appris la guitare, fondé un groupe et composé de nombreuses chansons à cette époque. Sa vocation de chanteur n'en fut pas moins tardive. « *Adolescent, sans avoir jamais fumé, j'avais déjà cette voix éraillée. Mon oncle m'avait refusé à la chorale à l'église : vous imaginez un Kyrie chanté avec une voix pareille ?* » D'abord athlète de haut niveau (champion du monde du 400 mètres) sous les couleurs portugaises, également fervent activiste, ce qui lui valut quelques sueurs froides avec la police fasciste à Lisbonne (et même son exil pour les Pays-Bas), Bonga n'a osé chanter qu'à l'âge de 29 ans, pour enregistrer son premier album, le très politique *Angola 72*, avec deux Capverdiens de Rotterdam. Avec le succès que l'on sait. Nouvel héraut de la cause indépendantiste, chanteur fédérateur des diasporas lusophones, il vécut à Paris les belles heures métissées du Quartier latin, où se croisaient quelques apatrides et autres figures émergentes d'Afrique et d'Amérique du Sud. C'est d'ailleurs au Discophage, « *petite cathédrale de rencontres* », qu'il croisa le journaliste Rémy Kolpa Kopoul, RKK, pour la première

fois : « *Un bon vivant, qui disait les choses sans détours, un esprit ouvert et un passionné de Bonga* [oui, Bonga parle de lui-même en tant qu'artiste à la troisième personne, ndr]. *Il m'a souvent invité à la radio, il m'a aussi amené au Brésil et je l'ai amené au Mozambique, en le faisant passer pour mon musicien au service des visas...* » Quarante ans plus tard, Bonga chante sur son disque un titre (« *Banza Rémy* ») pour son « *copain* » disparu. Il salue aussi feu sa grande amie Cesaria Evora, en reprenant une poignante *coladeira* de son répertoire, signée du compositeur capverdien B.Leza. Ces hommages font partie de ce qu'il appelle son « *héritage* ». Sur le précédent album, il avait eu recours à une image gourmande, sorte d'Internationale du haricot, pour rappeler le cousinage rythmique du semba angolais, de la samba brésilienne, de la *coladeira* capverdienne et du *guaganco* cubain. Sur le nouveau, le chanteur angolais marque le coup autrement : « *C'est la première fois que je chante autant en portugais. Au début de ma carrière, chanter en kimbundu, une langue bantoue, relevait de l'engagement, mais aujourd'hui, si je veux me faire comprendre des plus jeunes, je dois parler portugais.* »

Ainsi pense l'humaniste Bonga, qui entend rapprocher les gens au nom de la lusophonie. Après tout, qu'importe la langue, la *saudade*, elle, ne ment pas. A travers elle, c'est bien l'Atlantique que l'on entend tanguer et pleurer. ▲

Bonga,
Recados de fora
(LUSAFRICA / SONY)



★★★★

Bonga

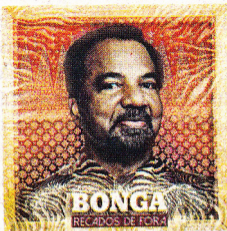
Recados De Fora

[Lusafrica]

Il aurait pu devenir athlète de haut niveau, mais la situation de son pays l'a poussé à prendre la parole et à donner de la voix. Né en Angola alors colonie portugaise, José Barceló de Carvalho décide dès l'adolescence de répondre au nom de Bonga Kuenda (« celui qui se lève et marche »). Ses premières chansons, réactivant le patrimoine musical de son pays tout en le frottant à la modernité, sont ainsi des appels à la résistance et à l'indépendance de l'Angola (celle-ci est déclarée en 1975). Quatre décennies et une trentaine d'albums plus tard, Bonga est devenu un sage aux chants plus apaisés. Ça ne signifie pas qu'il se soit ramolli : enregistré entre Lisbonne et Paris, *Recados De Fora* (« messages d'ailleurs ») montre que ce septuagénaire a toujours de l'énergie dans la voix qu'il a râpeuse et inimitable. S'accompagnant toujours au dikanza (un bambou frotté avec une baguette), encadré par un guitariste, un percussionniste ou un flûtiste, il honore le genre typiquement angolais du semba tout en empruntant au fado portugais ou à la musique brésilienne (« Sodade, meu bem, sodade »). Il adresse aussi un hommage à son ami Rémy Kolpa Kopoul (« Banza Rémy ») disparu l'année dernière. Qu'on comprenne ou pas l'angolais ou le portugais, un album chaleureux et savoureux. **V.B.**

BONGA

Recados de Fora



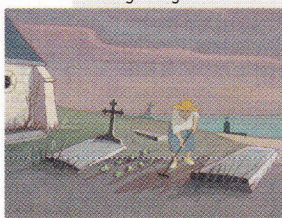
C'est une voix à nulle autre pareille. Eraillée, brisée, mélancolique. Même dans les moments où les instruments (flûte, accordéon, guitares, cuivres et percussions) dansent. A 74 ans, après

plus de trente albums, le chanteur angolais Bonga, installé à Lisbonne, reste le plus populaire passeur du semba et du rebita, les musiques « patrimoniales » de l'Angola. Il appelle à la mobilisation quand « *des gens fuient, des gens pleurent, d'autres sont en prison pour s'être exprimés* » (Ngo Kuivu, « J'ai compris »), accoste d'autres terres lusophones : Brésil et Portugal (*Sodade, Meu Bem, Sodade*, composé par le Brésilien Zé do Norte), Cap-Vert (la morna *Odji Maguado*), avec, en invités, les Cap-Verdiens Chico Serra (piano) et Bau (violon et cavaquinho). ■ **PATRICK LABESSE**
1 CD Lusafrika/Sony Music.

cinémas



Les Rues de Pantin
de Nicolas Leclère
Les pérégrinations d'un cinéaste asiatique perdu dans Pantin et pris dans un polygone amoureux à la Hong Sangsoo.



Louise en hiver
de Jean-François Laguionie
Le portrait d'une vieille dame sur une île isolée, porté par un graphisme extraordinairement raffiné.



Planétarium
de Rebecca Zlotowski
Histoire de fantômes et de fantasmes, ou comment un monde s'écroule. Le meilleur film de l'auteur de *Grand Central*.



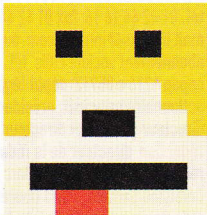
Swagger
d'Olivier Babinet
Le portrait emballant de quelques ados d'Aulnay-sous-Bois.

séries

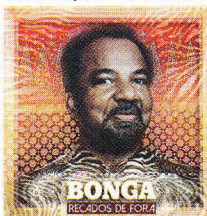


Jour polaire Canal+ Leïla Bekhti face à ses démons dans les beaux paysages de Laponie.
Better Things FX Parfaite série sur une mère célibataire : narquois et mélancolique.
American Crime Story Canal+ L'affaire O.J. Simpson comme révélateur des divisions ethniques aux Etats-Unis. Stylisé et décoiffant.

musiques



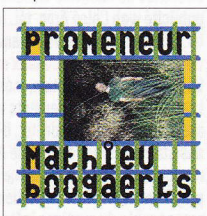
Mr. Oizo
All Wet
Le facétieux Quentin Dupieux publie un nouvel album plus accessible mais toujours vivifiant.



Bonga
Recados de fora
Ballades à la tristesse élégante et textes appelant à regarder la réalité en face pour le rebelle angolais.



Rocky
Soft Machines
Le groupe lillois incarné par Inès Kokou livre enfin son premier album : coup de maître.

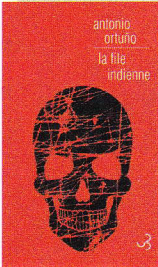


Matthieu Boogaerts
Promeneur
L'artiste chansonnier atteint des sommets d'élégance sur son septième album.

livres



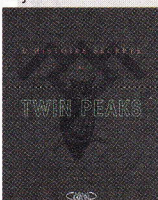
A la recherche de l'ultra-sex
de Nicolas et Bruno
Les auteurs du *Message à caractère informatif* publient un "flimvire" irrévérencieux, cul et drôle.



La File indienne
d'Antonio Ortuño
L'enfer du trafic d'êtres humains vu du Mexique. Un ouvrage salutaire.



La Maison hantée
de Shirley Jackson
Nouvelle réédition du chef-d'œuvre de la reine de l'épouvante, qui aurait 100 ans aujourd'hui.

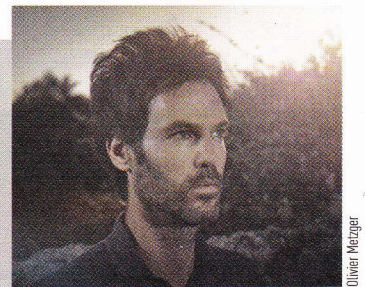


L'Histoire secrète de Twin Peaks
de Mark Frost
Le scénariste de la série élargit à l'infini l'horizon de la création de David Lynch.

guest-list

Piers Faccini

Son nouvel album, *I Dreamed an Island*, est disponible. En tournée en décembre, le 8 à Paris (Café de la Danse).



Olivier Metzger

exposition

Georgia O'Keeffe à la Tate Modern A Londres cet automne, il y avait plus d'une centaine d'œuvres exposées de cette peintre américaine remarquable. Je connaissais ses natures mortes de fleurs mais ses paysages du désert du Nouveau-Mexique m'ont vraiment coupé le souffle. A l'école d'art dans le début des années 1990, j'étais plus Bacon ou Freud, mais avec l'âge je deviens plus O'Keeffe!

livre

The Normans in the South, 1016-1130, The Kingdom in the Sun, 1130-1194 de John Julius Norwich L'histoire peu connue d'une bande de mercenaires normands au XI^e siècle qui sont devenus rois de la Sicile. Dans leur royaume, Sarrasins et Normands régnaient et prospéraient ensemble et le mélange des cultures occidentale, byzantine et islamique avait créé un Etat parmi les plus tolérants et éclairés de l'histoire.

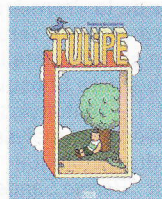
album

Akô de Blick Bassy
Un songwriter camerounais qui cite Skip James, ça ne peut que m'intéresser ! Chantées dans sa langue natale, le bassa, ses chansons évoluent gracieusement entre modernité et tradition. Un songwriter, pour moi, c'est comme un funambule, il faut savoir marcher sur le ciel, et Blick le fait très bien.
propos recueillis par Maxime de Abreu

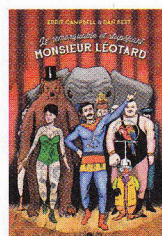
bd



Roller Girl
de Victoria Jamieson
Un récit énergisant sur l'amitié et le bonheur d'être soi.



Tulipe
de Sophie Guerrive
Une fable philosophique vivifiante.



Le Remarquable et stupéfiant Monsieur Léotard
d'Eddy Campbell et Dan Best
Les aventures trépidantes d'une troupe de cirque.

scènes



Iphigénie en Tauride
de Goethe, mise en scène Jean-Pierre Vincent
Théâtre des Abbesses, Paris
Un manifeste poétique intense, porté par la beauté des mots et la puissance des acteurs.



Disgrâce
d'après J. M. Coetzee, mise en scène Jean-Pierre Baro
Théâtre national de la Colline, Paris
Jean-Pierre Baro dévoile la violence de l'ordre moral qui subsiste en Afrique du Sud.



Angelus Novus
écrit et mis en scène par Sylvain Creuzevault
La Colline - Théâtre national, Paris
L'inversion du mythe de Faust redessine les contours de l'enfer.

expos



Un musée imaginé. Et si l'art disparaissait
Centre Pompidou-Metz
Magistrale exposition d'une centaine d'œuvres provenant de Beaubourg, de la Tate de Liverpool et du MMK Francfort.



René Magritte - La trahison des images
Centre Pompidou, Paris
Une expo qui établit le dialogue entre l'œuvre du peintre et la philosophie.



Soulèvements
Musée du Jeu de Paume, Paris
Georges Didi-Huberman dessine un panorama sensible des foules en lutte.

jeux

sur **inROCKS.com**



Battlefield 1
PS4, Xbox One et PC
La preuve qu'un blockbuster vidéoludique peut être sensible et intelligent.



No Man's Sky
PS4 et PC
Découvrez des milliards de planètes, toutes plus sublimes les unes que les autres, dans le plus beau jeu du monde.



Fifa 17
PS3, PS4, Xbox 360, Xbox One et PC
L'édition 2017 de la reine des simulations de foot fait sa (petite) révolution.



N'Koumali Lawson Dakou

“ma révolution n'est pas achevée !”

En Angola, il est une légende que le pouvoir se réjouirait de voir six pieds sous terre, quitte à aider un peu. **Bonga** sort l'album *Recados de fora* et nous raconte son histoire, ses amis, sa musique.

Lunettes noires et imperméable, l'homme vous reçoit dans une pièce encombrée, derrière les bureaux de son label. Son sourire est avenant mais il prend le temps de vous jauger avant de s'asseoir et de vous inviter à parler. Méfiance compréhensible. En dissidence depuis plus de quarante ans, Bonga a si souvent déjoué petits complots et grandes machinations qu'il en a gardé quelques manières. *“A une époque, j'ai dû prendre mes précautions,*

reconnaît-il. Cela implique un certain nombre de tactiques.”

Et d'évoquer ses retours en dictature angolaise, la capsule de poison dissimulée sous la langue des filles qui se jettent à son cou, la nourriture à laquelle il faut savoir renoncer, les micros planqués dans le téléphone et les l'hôtels, la chambre qu'il vaut mieux ne pas occuper si on tient à se réveiller le matin... Autant de péripéties dignes d'un roman d'espionnage avec, comme personnage principal, une légende de la résistance devant laquelle le pouvoir se trouve obligé de multiplier les courbettes – tout en s'ingéniant à la faire taire définitivement.

A 74 ans, Bonga n'a rien renié de ses engagements et s'amuse de toutes ces folies en ponctuant leur rappel de

“Oh my God!” incroyables.

Il n'a rien perdu non plus de la fêlure de sa voix, de cette douceur mélancolique que l'on nomme saudade en Angola et au Cap-Vert et qui a fait sa popularité dès la parution de son premier album, *Angola 72*.

Le nouveau, *Recados de fora*, s'inscrit dans la même veine : des ballades à la tristesse élégante, des textes qui appellent à regarder la réalité en face sans se bercer de vains mirages, enfin des témoignages de fidélité, comme celui à Rémy Kolpa Kopoul, l'infatigable “connexionneur” des musiques du monde mort en mai 2015. *“Rémy est le premier Français à m'avoir interviewé sans préjugés, sans complexes, se souvient Bonga. Il m'a amené un public qui ne me connaissait pas.*

Il savait s'approcher de nous et manger, boire, écrire à nos côtés.”

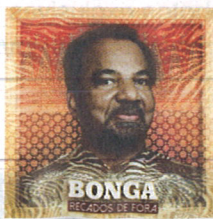
Fidélité aussi au fado – Bonga a toujours refusé le rejet de la culture des colons –, ici perceptible à travers une reprise délicate de *Sodade, meu bem, sodade* du compositeur brésilien Zé do Norte. Bonga a tenu à la parer de guitare portugaise pour lui donner la semblance d’*“un vieux fado comme ceux que ma mère me chantait dans les années 1950.”*

Depuis tant d'années qu'il y vit, ne serait-il pas naturel d'ailleurs que l'exilé

se sente plus appartenir au Portugal qu'à l'Angola ? Suggestion balayée : *“Ma révolution n'est pas achevée ! J'éprouve toujours la même solidarité pour ceux qui souffrent, conscience oblige. Les hommes à la tête de l'Angola aujourd'hui sont pires que les colons, ils exploitent et méprisent le peuple. Je ne ferai jamais de spectacle politique, mais je m'adresse à la société civile qui doit diriger le pays, en gardant l'espoir que les jeunes ne commettent pas les mêmes erreurs que les nationalistes.”*

Et de fredonner ces vers du déchirant *Anangola*, où il clame, comme dans un sanglot, *“Fils d'Angola, fils d'Angola/Sortez de votre torpeur”*. Les figures intègres sont devenues rares. Plus que jamais, Bonga nous est nécessaire. **Louis-Julien Nicolaou**

album *Recados de fora* (Lusafrica)



des ballades à la tristesse élégante, des textes qui appellent à regarder la réalité en face

No.1095 du 23 au 29 novembre 2016

lesinrocks.com

les in **Rock** Kuptibles

Bonga ses combats, son Angola

Avec "Recados de fora", le troubadour de Luanda puise dans ses racines et s'inspire de ses rencontres pour nous faire entendre ses messages d'ailleurs. PAR FRÉDÉRIQUE BRIARD

Soixante-quatorze ans, cinquante ans d'exil, presque autant de carrière internationale et plus de 30 albums au compteur. Quand on résume ainsi le parcours de Bonga, le chanteur angolais éclate de rire et lâche un « *aié ! aié ! aié !* » amusé. Fidèle à sa légendaire bonne humeur, l'homme est pourtant moins facétieux qu'il ne le fut, plus grave même quand il évoque son nouvel album, *Recados de fora* (« Messages d'ailleurs »). Probablement un des plus profonds, un des plus beaux aussi, de sa discographie depuis les fameux *Angola 72* et *Angola 74*.

Le militant de la première heure contre la colonisation portugaise, puis contre la guerre civile consécutive à l'indépendance acquise par son pays en 1975, a encore des choses à faire entendre. « Avec *Angola 72*, j'ai presque tout dit au sujet de la colonisation et de la maltraitance, affirme Bonga. Mais l'émancipation n'a apporté ni la liberté, ni le progrès, ni la concorde. Alors, cohérence oblige, il fallait continuer à envoyer ces messages pour dire aux miens, aux jeunes surtout : attention, l'identité est la raison pour laquelle nous sommes battus et avons fait la révolution. Affirmer notre façon d'être, notre philosophie, nos coutumes, était une façon de résister aux ingérences d'autres peuples.

Or nous sommes en train de perdre cette identité. Il faut la conserver à tout prix. » Celui qui fut champion du Portugal du 400 m dans sa jeunesse continue donc sa course et est allé puiser dans son enfance certains folklores pour conjurer leur perte malheureuse. Rythmes et instruments traditionnels sont ainsi largement conviés sur cet album acoustique qui fait la part belle au *semba*, rythme de carnaval cousin de la samba brésilienne, et au *rebita*, la musique des pêcheurs, que son père affectionnait.

DE LA RUMBA AU MUSETTE

Gamin d'une fratrie de neuf enfants, Bonga l'accompagnait alors déjà avec la *dikanza* (bambou strié frotté par une baguette) dont il ne se sépare jamais. « A l'époque, à Luanda, nous vivions tous, sans exception, dans des bidonvilles. Le président de la République et les ministres actuels ont aujourd'hui complètement oublié d'où ils viennent, et la dégradation sociale s'aggrave de jour en jour pour les moins nantis », s'attriste l'artiste.

Auteur du titre *Sodade*, qui participa à faire de son amie Cesaria Evora une diva planétaire, Bonga célèbre également la mélancolique *morna*, la sœur capverdienne de la musique angolaise. Unis dans leur lutte pour l'indépendance, le Cap-Vert et l'Angola se retrouvent de

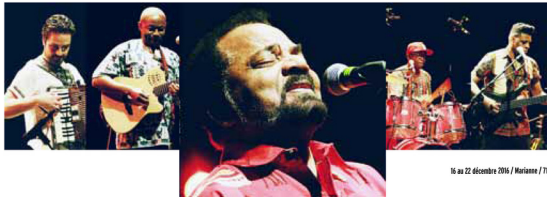
nouveau soudés à travers la belle voix rocailleuse de Bonga. Comme il a beaucoup voyagé, vécu en France, aux Pays-Bas, pour finalement élire domicile au Portugal, notre troubadour ne peut s'empêcher d'entrelacer d'autres cultures. De marier une vieille chanson brésilienne au fado avec une guitare portugaise.

De glisser par ci une rumba congolaise, par là un accordéon musette sur un titre bouleversant dédié à RKK. Rémy Kolpa Kopoul, notoire journaliste et animateur radio, grand connaisseur de musiques brésiliennes, est décédé l'an passé. Il avait contribué à faire connaître Bonga du grand public en défendant sa musique à *Libération* ou à la radio, et le musicien et le journaliste étaient devenus des complices inséparables. La bienveillance irradie d'un bout à l'autre le nouvel album de l'artiste, inquiet d'une certaine inertie de la jeunesse angolaise et de l'immigration qui vide son pays de ses forces vives. « Beaucoup d'Angolais partent, s'alarme-t-il. Inversement, des Brésiliens ou des Portugais reviennent y vivre pour y gagner davantage que les Angolais ! C'est une réalité, une situation d'injustice. Plus grave qu'on imagine. » Mais avec ses « messages d'ailleurs », Bonga le *kota* (le « vieux » en kimbundu, une des langues parlées en Angola) veille. Et nul doute que la voix écorchée de cet album testament raisonne déjà dans les quartiers de Luanda. ■



Recados de fora, de Bonga, Lusitrica.

En concert à la Cigale le 5 avril 2017.



Ma vie en musique

Bonga : “Je n’ai jamais rencontré de femme aussi simple que Césaria Evora”

Anne Berthod Publié le 31/10/2016. Mis à jour le 03/11/2016 à 09h34.



A 74 ans, le monument de la musique angolaise a vécu une vie d'exil qui ne l'a jamais empêché d'enregistrer des disques, de ses classiques albums du début des 70's à un tout nouveau recueil de ballades déchirantes. Celui qui s'est nourri de riches rencontres et de différentes cultures revient sur les sons qui ont jalonné son parcours.

74 ans, l'iconique Bonga, voix abrasive du semba angolais, sort *Recados de fora*, nouveau recueil de ballades nostalgiques qu'il présente comme un disque « héritage ». On y retrouve tout ce qui fait son charme : ces tendres érailllements gorgés d'une sodade à faire pleurer les rochers, le frottement rugueux de la dikanza, mais aussi des hommages poignants aux amis disparus que furent [Rémy Kolpa Kopoul](#) et [Césaria Evora](#). Ce sont eux, les « messages d'ailleurs » (recados de fora, en portugais) du titre, sortes de clins d'œil aux différentes facettes de son identité.

Chantre de la décolonisation et porte-parole de l'Angola dans la diaspora, José Adelino Barcelo de Carvalho, alias Bonga, n'aura en effet cessé de tanguer entre les cultures lusophones, au gré des exils et des rencontres. Il a quitté son pays à l'âge de 23 ans, pour poursuivre sa carrière sportive au Portugal (il fut champion du monde du 400 mètres). A fui ensuite le régime salazariste en 1966, pour se réfugier en Hollande, puis en Belgique et en France, retrouvant chaque fois une famille dans la diaspora. Après le succès phénoménal des albums *Angola 72* et *Angola 74*, il a enchaîné les tournées internationales et ne compte plus ses traversées de l'Atlantique.

Recados de fora est son trente-et-unième disque. Une bonne occasion pour lui demander de refaire en chansons le voyage atlantique de sa vie, de Luanda à Lisbonne, de Rotterdam à Paris, du Cap-Vert de Césaria au Brésil de Marisa (Monte), en passant par le Paris cosmopolite de Rémy.

Le semba, son ADN musical

« Le semba, je suis né dedans, tout comme mon père avant moi. Il faisait partie du quotidien, on le dansait dans la rue, il était une forme de vie. Lors du carnaval de Luenda, le semba portait aussi les revendications sociales des Angolais. On défilait dans les quartiers, là où les Portugais n'allaient pas. Pour ma génération, le semba a vraiment été la musique de ceux qui s'opposaient au pouvoir du colon. Quand je jouais de la dikanza [une longue tige de bambou frottée d'une baguette de bois, ndlr], j'avais conscience de ce qu'il représentait pour l'autorité : un instrument issu de la culture noire et donc un symbole subversif. »

Ndlr : Bonga avait choisi un morceau de Fontinhas, compositeur de samba et joueur de dikanza, mais les archives de cette époque sont rares. Liceu Vieira Dias est l'un des fondateurs de N'gola Ritmos, groupe emblématique de semba et dans lequel joua Fontinhas.

La musique qu'il écoutait à la maison, en Angola

« Mon père était pêcheur et musicien amateur de rebita, l'une des premières formes de samba, une danse moitié-africaine, moitié-portugaise, dont la tenue traditionnelle était composée d'un pagne en bas et d'un veston avec une cravate en haut. A la maison, mon père prenait son accordéon et on dansait autour de lui. C'est pour l'accompagner que j'ai appris la dikanza : si tu savais jouer de cette percussion, tu étais le roi, parce que tu pouvais jouer toutes les musiques angolaises. »

Le chanteur de ses premières années à Lisbonne

« Mon activisme a commencé à Lisbonne, où je me suis exilé pour ma carrière sportive. Je me suis trouvé un nom plus africain, Bonga Kuenda. Je ne fréquentais que des Angolais de la diaspora, engagés, comme moi, contre la colonisation. Edouardo Nascimento en faisait partie. Lui et moi avons tous les deux représenté officiellement un pays dont nous rejetions secrètement l'autorité : lui comme chanteur à l'Eurovision, moi, comme athlète aux championnats du monde.

Il fallait faire attention parce qu'il y avait des espions partout. Il arrivait même que les policiers fassent des descentes à cheval dans les bars ! On se réunissait plutôt chez les footballeurs angolais, plus riches que nous, qui organisaient des fêtes pour abriter nos réunions politiques. On me remettait des enveloppes, car je voyageais beaucoup pour mes compétitions et servais de messenger... Quand mes copains se sont fait attraper, j'ai rejoint la Hollande, pour ne pas être arrêté à mon tour. »

L'une de ses chansons préférées du Cap-Vert

« Comme tous les Angolais, j'ai chanté la morna et la coladeira capverdiennes quand j'étais enfant. A Luanda, déjà, je parlais le créole du Cap Vert. La colonisation portugaise n'a fait que renforcer ces liens entre les deux pays. A Rotterdam, j'ai retrouvé une grande communauté de Cap-Verdiens et c'est l'un d'entre eux, le producteur Joao Silva, qui m'a fait enregistrer mes deux premiers disques. J'ai rencontré Césaria lors d'une tournée dans l'archipel. Elle

faisait la tournée des bistrotts, pieds nus, buvant un verre dans chaque bar avec les copains... Jamais de ma vie je n'ai rencontré de femme aussi simple, toujours à plaisanter, accessible à tous. C'est devenue une grande amie. Plusieurs fois, on a chanté ensemble, y compris le titre *Sodade*, qui figurait sur mon second album *Angola 74* et qui allait la rendre célèbre des années plus tard. J'ai aimé tout ce qu'elle a chanté, avec ce velours dans la voix, comme le titre *Mae Carinhosa*, une coladeira tendre dédiée à toutes les mères. »

La musique de sa grande famille brésilienne

« C'est comme avec la musique du Cap-Vert : les Angolais ont toujours écouté également la samba brésilienne, une musique cousine du semba angolais née avec les esclaves africains débarqués en Amérique. Parmi les voix qui me touchent le plus, il y a [Marisa Monte](#), Alcione, autre grande dame de la samba, ou encore [Carlinhos Brown](#), qui chante la samba de Bahia... J'ai chanté avec certains et j'ai noué là-bas des contacts très forts au cours de ma carrière. Dans les années 1980, Martinho da Vila notamment m'a invité à jouer au Brésil avec son orchestre. J'aime particulièrement sa chanson *Desperta*, ce qui signifie « Réveille-toi », parce qu'elle incarne ce mélange de fête et de nostalgie propre à la samba : le rythme est guincheur, les gens dansent et s'amuse en l'écoutant, mais le message, au fond, est emprunt de gravité. »

La chanson de ses années parisiennes (1973-1980)

« Je vivais dans le Quartier latin et j'étais un pilier du Discophage, rue des écoles, où je chantais souvent. Plus qu'une discothèque, c'était un vrai de lieu de vie, une petite cathédrale de rencontres, où j'ai côtoyé tous les artistes africains et brésiliens de l'époque. C'est là que j'ai connu Rémy Kolpa Kopoul, si bon vivant, direct, ouvert, le premier Français que je rencontrais à n'avoir aucun préjugé sur quoique ce soit [Bonga lui a dédié un titre sur son album, ndlr]. J'y ai aussi rencontré Bernard Lavilliers, qui se produisait également au Discophage : lui aussi est resté mon ami. Cette chanson, *Bats-toi*, elle s'impose, tout simplement parce que c'est l'histoire de ma vie. »

Retrouver cet article sur le lien suivant :

<http://www.telerama.fr/musique/bonga-je-n-ai-jamais-rencontre-de-femme-aussi-simple-que-cesaria-evora,149185.php>

La voix de l'Angola



« JE CHANTE
EN MÊME TEMPS
QUE JE JOUE DE MES
INSTRUMENTS, LES
PERCUSSIONS ET LA
DIKANZA. C'EST UNE
FAÇON D'ÊTRE. »

Bonga

Par François Mauger 
Contact page 113.
© Photo : N'Krumah Lawson Daku/Lusafrica

Le plus célèbre des chanteurs angolais publie, à 74 ans, un disque qui réussit encore à surprendre. Il livre ses souvenirs et ses espoirs dans un français très énergique, ponctué de « Oh, oui ! » et de « C'est fantastique ! ».

Quelle musique a bercé votre jeunesse ?

Je suis né à Kipri, un petit village du nord de l'Angola. J'ai grandi à Luanda, la capitale. Ce qu'on écoutait, ce qui nous faisait danser, c'était le "folk", le folklore angolais. Nous baignions dans ce folklore immense, surtout joué sur des percussions. C'est ça qui nous a formés, tous ces instruments traditionnels : la sanza, la marimba (qu'en Afrique de l'Ouest on appelle "balafoon"), l'arc musical (qu'au Brésil on appelle "berimbau")... C'était fantastique. Il y avait des fêtes : la danse du feu, la danse de l'eau, la danse de la circoncision... Il y avait de nombreuses manifestations, toujours rythmées par la musique. Dans ma famille, tout le monde dansait, tout le monde chantait. Mon père jouait du concertina, le petit accordéon, à la maison. Et parmi les neuf enfants qu'on était, c'était moi qui l'accompagnait

avec une dikanza⁽¹⁾, un instrument que je porte toujours sur moi.

Quel était le rapport des colons portugais avec la culture angolaise ?

Les Portugais ne développaient pas la musique angolaise. Au contraire, la langue kimbundu bantoue qu'on parlait à Luanda était réprimée. Ils réprimaient tout, notre culture, nos langues, nos danses. Ils voulaient imposer la religion catholique, le système philosophique et politique portugais. Il a fallu se battre. Ma génération a résisté par la musique.

Vous avez quitté l'Angola assez jeune pour vivre votre première passion : l'athlétisme...

Oh oui, j'avais commencé en Angola. On ne pouvait pas nous empêcher de faire du sport. Certains faisaient du foot, d'autres du basket, moi de l'athlétisme. J'ai conscience aujourd'hui qu'on était une espèce de matière première.

On parlait pour ce qu'ils appelaient « la métropole » : Lisbonne. Moi, j'ai rejoint le club d'athlétisme du Benfica. La première fois que j'ai participé à une compétition sur une piste en tartan, j'ai pulvérisé le recordman du Portugal !

Ce qui est amusant, c'est qu'il y a quelque chose d'assez athlétique dans votre façon de chanter. On a l'impression que vous mobilisez tout votre corps.

Je ne dirais pas athlétique mais énergique, oui. Je danse, je bouge sur scène. Je chante en même temps que je joue de mes instruments, les percussions et la dikanza. C'est une façon d'être.

Vers 30 ans, vous avez publié un premier album qui est aujourd'hui une référence, "Angola 72". Comment expliquez-vous qu'il continue de marquer les auditeurs ? Vous savez, je ne pensais pas devenir artiste. Ce disque, c'était

tout ce que j'avais en moi, tout ce que j'avais accumulé dans mon existence, dans ma conscience. Tout ça, je l'ai balancé dans "Angola 72". L'enregistrement s'est fait dans des conditions qui ne seraient plus possibles aujourd'hui. Tout a été enregistré en une journée, en Hollande. Le mix s'est fait le lendemain. Et c'était fini. Les producteurs étaient des Capverdiens. Quand je suis entré dans le studio, j'avais ma vie dans la gorge. J'ai expulsé tout ça vers l'extérieur. C'était un appel, tantôt politique, tantôt culturel. Heureusement, le message a été compris, des gens ont suivi.

Il y a sur ce premier disque ce qui est devenu votre plus grand tube, *Mona Ki Ngi Xica*, qui a servi de bande sonore au film "Chacun cherche son chat"...

Ah oui, il y a pas mal de monde qui l'a chanté, comme Bernard Lavilliers... *Mona Ki Ngi Xica*, c'est "la fille que je laisse". C'est l'histoire d'un émigré, qui pourrait être un réfugié politique. C'est une histoire qui nous touche tous. On laisse des enfants derrière nous. Alors on demande au voisinage, aux parents, à la famille de s'occuper de cet enfant qu'on laisse sur place. C'est un thème d'hier, d'aujourd'hui et sûrement de demain.

Vous publiez un nouvel album, "Recados de fora". L'un des tout premiers titres, *Tonokenu*, est un bel exemple de semba. Ce rythme très entraînant est-il encore très joué en Angola ?

Il est encore très joué parce que nous insistons pour qu'il le soit. Nous, les grands, enfin les vieux, les références, nous sommes encore là et nous faisons tout pour que ça continue, comme le tango en Argentine ou la samba au Brésil. Avec *Tonokenu*, avec cette frappe rythmique, c'est carrément la tradition qu'on grave. C'est notre identité.

Quand vous parlez de « tradition », vous voulez dire que c'est ce que vous écoutiez dans votre enfance ? Oui. C'est ce que j'écoutais quand j'étais tout petit. Je marchais à peine et j'entendais déjà ça. Suivre cette voie, c'est vraiment fantastique.

Sur cet album, vous reprenez *Odji maguado*, du compositeur capverdien B. Leza. Est-ce un hommage ?

Vous savez, ma génération a toujours vécu avec les Capverdiens. L'Angola est né riche, il l'est resté au moment de l'occupation portugaise. Beaucoup d'autres Africains sont venus en Angola. On côtoyait surtout les Capverdiens. Ils ont une musique fantastique : la morna, la coladeira, le funaná... Si je chante aujourd'hui cette chanson superbe de B. Leza, c'est parce que je suis très proche d'eux. C'est une façon de les remercier.

Vous reprenez également un titre brésilien, *Sodade, meu bem, sodade*...

Oui, c'est une chanson des années 1940, 1950. Nous, on n'écoutait pas la musique portugaise à l'époque. On était en rage contre l'occupation. On écoutait plutôt de la musique brésilienne. Elle entrainait en Angola grâce aux marins qui nous apportaient de la musique d'un peu partout. Je me souviens que ma mère chantait *Sodade, meu bem, sodade*. J'ai voulu faire plaisir aux vieux, à ceux qui sont encore là, en chantant cette chanson. Quand j'ai essayé, aïe aïe aïe, il y avait des larmes partout. Il fallait absolument que je l'enregistre.

Vous parliez de votre "rage" contre les colons. Pourtant, vous avez choisi, pour l'enregistrer, de vous faire accompagner par une guitare portugaise, comme pour un fado...

Oh mais c'est parce que je ne suis pas fermé. Je vis au Portugal. Je côtoie les chanteurs de fado, qui m'invitent parfois. Ne serait-ce que pour faire plaisir à mon entourage, pourquoi ne pas aller vers l'harmonie ? C'est un bon mariage d'ailleurs : le Brésil, l'Angola et le Portugal réunis.

On sait que vous vous êtes engagé pour la libération du rapper Luaty Beirão, emprisonné en Angola pour des motifs purement politiques⁽²⁾. Que devient-il ?

Luaty n'est plus en prison. Ils l'ont mis dehors. Mais c'est comme s'il était en prison. Il n'a pas de liberté. Il ne peut pas voyager. Il est contrôlé,

il doit se rendre à la préfecture de police périodiquement. Quelle vie ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Des jeunes qui n'ont fait que critiquer le système... Ils ont été arrêtés, bousculés, matraqués. C'est de la connerie ! D'ailleurs, je ne parle pas que de l'Angola. Au Gabon, Omar Bongo n'aurait pas dû rester autant et son fils devrait partir. Si vous me le permettez, il ne faut pas que l'Europe maintienne des relations économiques avec des pays comme ça. Si l'Europe est une démocratie, elle doit inciter l'Afrique à aller vers la démocratie.

Quel regard portez-vous aujourd'hui sur l'Angola, ce pays que vous avez si souvent chanté ?

En un mot : la répression d'aujourd'hui est la même que celle de l'époque coloniale. Les nègres qui sont au pouvoir ont les mêmes attitudes que les colons d'autrefois. L'Angola est un pays riche mais son peuple ne l'est pas. Il y a pas mal de gens qui se sont enrichis mais les pauvres se sont appauvris. Ça, ça ne peut pas continuer. Quand je chantais *Angola 72*, c'était contre le colonialisme. Mais aujourd'hui, cohérence oblige, je continue de dire que, dans un Angola indépendant, il ne devrait pas y avoir de gens si misérables. La lutte continue... en chantant. #

(1) : morceau de bambou rainuré et frotté avec une baguette.

(2) : ce jeune rapper et seize autres militants ont été, selon les termes d'Amnesty International, « arrêtés et emprisonnés pour avoir discuté ensemble de la démocratie ».

